

IMAGES/

Art/ Laurence Aëgerter aux marches du palais

Fermé pour rénovation, le Mamac de Nice égrene les projets hors les murs, dont une pertinente exposition au palais Lascaris, qui confirme le discret talent de la plasticienne française établie aux Pays-Bas.

Postulat : à Nice, en cette fin d'année, le fond de l'art est schizo. Côté pile, ce sont les énormes bouses du plasticien Richard Orlinski. Ce jet-setter gênant – mais ami « depuis plus de quinze ans » de la femme du maire – dont la dizaine de sculptures monumentales a encombré l'espace public de longs mois durant. Certaines, du crocodile rouge à l'aéroport au lion bleu de la place Garibaldi, persistant au-delà de la date de péremption (fixée au 31 octobre, après déjà un mois de bonus) à toiser les passants de leur trivialité bling-bling. Et puis, à l'ombre de ces monceaux de résine, s'affairent d'autres acteurs, autrement crédibles, à l'image du musée d'Art moderne

et d'Art contemporain (Mamac), dont on suit avec intérêt la programmation. Laquelle doit cependant sortir de son lit ces temps-ci : fermé depuis le début de l'année en raison d'une importante campagne de rénovation, l'édifice doit rouvrir ses portes en 2028. Un mal pour un bien, selon la directrice, Hélène Guenin, qui promeut ce « défi passionnant et complexe de se réinventer d'une manière nomade ». A savoir une multiplication de projets hors les murs, incitant de fait le Mamac à taper l'incruste, tel le coucou gris.

Eclectique. Ainsi dévie-t-on de quelques hectomètres pour, dans le Vieux-Nice, franchir le seuil du palais Lascaris. Un lieu hors du temps, bijou baroque du XVII^e siècle qui, à l'accoutumée, capitalise sur son importante collection d'instruments de musique anciens... que viennent donc aujourd'hui chahuter une dizaine de pensionnaires délogés du Mamac, parmi lesquels Robert Malaval, ou Ernest Pignon-Ernest. Mais quitte à faire bouger les lignes, autant prendre pour guide la première de cordée, Laurence Aëgerter, dont, disséminée dans presque toutes les salles, la

Le Songe d'Ovide (2024)
de Laurence Aëgerter.
PHOTO JEAN-CHRISTOPHE
LETT. ADAGP

bonne douzaine d'œuvres constitue le fil rouge d'une visite résolument éclectique et subtile qui puise son inspiration dans le passé pour mieux s'ancrer dans le présent.

Revanche. Née à Marseille, la plasticienne quinquagénaire – représentée en France par la galerie Binome – vit et travaille depuis une trentaine d'années à Amsterdam. Un exil auquel on attribue – faute d'argument plus convaincant – le déficit de notoriété d'une artiste singulière, capable de jongler avec à peu près tous les types de supports et matériaux. Un constat qui transparaissait déjà au Petit Palais de Paris qui, fin 2020, l'invitait à infiltrer ses collections. Las, ce qui aurait pu – ou dû – ressembler à une consécration rimera avec frustration, la pandémie réduisant comme peau de chagrin son exposition, « Ici mieux qu'en face », à trois semaines d'ouverture effective, au lieu des cinq mois planifiés. Aussi, quatre ans plus tard, envisagera-t-on la proposition méridionale, affublée du titre générique, « l'Ombre, le Reflet, l'Echo », comme à la fois une douce revanche (nulle agressivité émanant d'œuvres allusives où prédominent les notions



d'impermanence, de dédoublement et de fuite) et une séance de rattrapage (plusieurs pièces ayant fait le voyage de Paris à la Côte d'Azur). Des *Pleureuses* que symbolisent quelques larmes de verre accrochées aux cordes d'une harpe, à ces dizaines de milliers de photographies personnelles réduites en une myriade de confettis, une psyché féminine s'affirme qui, suggérant ça et là la tournure d'esprit d'une Sophie Calle – en moins autocentrée –, interpelle sans effronterie ni vénération le Monet impressionniste, comme la peinture paysagiste hollandaise du XVII^e siècle. D'une échelle en bois – posée dans une étroite cour intérieure – haute

d'une dizaine de mètres sur laquelle poussent les branches d'un arbre, à une autre, en verre soufflé cette fois, qui, à la verticale, dialogue avec un lit à baldaquin, l'inspiration ne manque pas de souffle, y compris quand l'œuvre ne tient que dans les quelques centimètres de bottines en bronze, tapies sous une porte ouverte. Telle une invite, Orlinski vs Aëgerter, à relire la fable *l'Éléphant et la Souris*.

GILLES RENAULT
Envoyé spécial à Nice

L'OMBRE, LE REFLET, L'ECHO
au palais Lascaris, Nice (06),
jusqu'au 7 avril.

Libération ENGLISH TRANSLATION

Exhibition

Contemporary art in Nice: Laurence Aëgerter on the steps of the Palais Lascaris

Article reserved for subscribers

Closed for renovation, Nice's Mamac has been busy with projects outside its walls, including a relevant exhibition in Vieux-Nice, confirming the discreet talent of the French visual artist based in the Netherlands.

Postulant: in Nice at the end of the year, the art scene is schizophrenic. On the other side of the coin are the enormous dung beetles of visual artist Richard Orlinski. This embarrassing jet-setter - but friend 'for over fifteen years' of the mayor's wife - whose dozen monumental sculptures cluttered the public space for months on end. Some of them, from the red crocodile in front of the airport to the blue lion in Place Garibaldi, persisted even beyond their expiry date (set for 31 October, after already a month's bonus) in toasting passers-by with their bling-bling triviality.

And then, in the shadow of these heaps of resin, there are other, more credible players, like the Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain (Mamac), whose programme we follow with interest. However, the museum is having to get out of bed at the moment: closed since the start of the year due to a major renovation campaign, the building is due to reopen in 2028. A blessing in disguise, according to director Hélène Guenin, who is promoting the 'exciting and complex challenge of reinventing ourselves in a nomadic way'. In other words, an increasing number of projects outside the Mamac's walls, prompting the museum to take to the streets like a grey cuckoo.



Eclectic

So it is that we deviate a few hectometres to cross the threshold of the Palais Lascaris in Vieux-Nice. It's a timeless place, a 17th-century baroque jewel which, as usual, capitalises on its large collection of old musical instruments... which are now being heckled by a dozen or so residents who have been evicted from Mamac, including Robert Malaval and Ernest Pignon-Ernest. But if we're going to shake things up, we might as well take Laurence Aëgerter, the leader of the pack, as our guide. Her dozen or so works, scattered throughout almost

every room, form the common thread running through this resolutely eclectic and subtle tour, which draws its inspiration from the past to anchor itself more firmly in the present.

Revenge

Born in Marseille, the fifty-something visual artist - represented in France by the Binome gallery - has been living and working in Amsterdam for some thirty years now. For want of a more convincing argument, this exile is attributed to the lack of recognition of a singular

artist capable of juggling just about every type of medium and material. This was already apparent at the Petit Palais in Paris, which invited her to infiltrate its collections at the end of 2020. Unfortunately, what could - or should - have seemed like a consecration ended in frustration, with the pandemic reducing her exhibition, 'Ici mieux qu'en face', to a mere three weeks before it opened.

Thus, four years later, the exhibition in the south of France, with the generic title 'l'Ombre, le Reflet, l'Echo' (Shadow, Reflection, Echo), can be seen both as a gentle revenge (there is no aggression in the allusive works, in which notions of transience, duplication and flight predominate) and as a catch-up session (several pieces have made the journey from Paris to the Côte d'Azur). From the Pleureuses, symbolised by a few glass tears suspended from the strings of a harp, to the tens of thousands of personal photographs reduced to a myriad of confetti, a female psyche is asserted which, here and there suggesting the turn of mind of a Sophie Calle - only less self-centred - invokes, without impertinence or reverence, the Impressionist Monet as well as seventeenth-century Dutch landscape painting.

From a ten-metre-high wooden ladder - set in a narrow courtyard - on which the branches of a tree grow, to another ladder, this time made of blown glass, which, standing vertically, converses with a four-poster bed, there is no shortage of inspiration, even when the work fits only into the few centimetres of bronze boots lurking under an open door. Orlinski vs Aëgerter is an invitation to reread the fable of the Elephant and the Mouse. 'l'Ombre, le Reflet, l'Echo' at the Palais Lascaris, Nice (06), until 7 April 2025.